

dans la région bâloise fait que cette règle partagée tend à s'effacer au profit d'un usage de l'allemand par les non germanophones. Le dernier article de Patchareerat Yanaprasart est consacré à la gestion de la diversité dans des équipes de travail multilingues et multiculturelles. Après avoir situé historiquement cette notion de diversité, l'auteur analyse et compare la gestion de la diversité dans trois grandes entreprises (au moyen d'observations et d'entretiens). Elle dégage un ensemble de neuf arguments en faveur de la diversité linguistique (p. 168 et sv.). L'auteur montre que si la prise de conscience de l'atout stratégique que représente le plurilinguisme s'est développée – en termes de « capital intellectuel », de place et de compétitivité dans l'économie mondialisée –, les moyens à mettre en œuvre pour gérer et développer la diversité linguistique ont un coût et nécessitent des formes de régulation.

On signalera d'utiles bibliographies en allemand, français et anglais qui couvrent une part importante des travaux sur le plurilinguisme au travail (quoique le courant des workplace Studies aux USA ne soit pas mentionné, sinon à travers les références à Lorenza Mondada). De façon générale, on regrettera que les auteurs, linguistes, aient enquêté sur le terrain du travail sans véritablement prendre en considération l'activité de travail et, ce faisant, l'abondante littérature à ce propos qui leur aurait apporté des cadres conceptuels complémentaires de ceux qu'ils ont mobilisés.

Robert NICOLAÏ

**La construction du sémiotique
Sur les dynamiques langagières et l'activisme
des acteurs de la communication**

2011, Paris, L'Harmattan.

Compte rendu par Andrée Tabouret-Keller

Cet ouvrage vient compléter la trilogie précédemment publiée avec en 2000 *La traversée de l'empirique, essai sur la construction des représentations de l'évolution des langues* (Paris, Ophris), en 2003 *La force des choses ou l'épreuve 'nilo-saharienne'. Questions sur les reconstructions archéologiques et l'évolution des langues* (Cologne, Rüdiger Köppe Verlag), et en 2007 *La vision des faits. De l'a posteriori à l'a priori dans la saisie des langues* (Paris, L'Harmattan). Selon la présentation qu'en fait l'auteur, l'ouvrage, dernier maintenant d'une tétralogie, synthétise des recherches et des réflexions conduites entre 1985 et 2010 et questionne

l'élaboration sémiotique à laquelle nous participons dès lors que nous communiquons, verbalement ou non : « S'intéresser au *sémiotique* revient à conserver à l'objet d'étude son lien manifeste avec les faits de langue, les pratiques langagières et discursives, tout en le faisant sortir de la clôture *a priori* que la terminologie disciplinaire (la sémiotique) pourrait (a pu) lui imposer » (p. 17, dans les citations, les italiques sont celles de l'auteur).

Les deux notions clé, *acteur* et *activisme*, figurant dans le titre de l'ouvrage, sont définies dès l'ouverture de l'ouvrage : les *acteurs* « sont tous ceux qui, quels que soient les niveaux et les finalités de leur action, communiquent, pratiquent leurs langues, modifient leurs outils de communication, agissent sur eux, les évaluent, les caractérisent et/ou les décrivent. L'activisme implique nécessairement l'activité des acteurs, mais l'inverse n'est pas vrai » (p. 14). Nicolai revient à plusieurs reprises sur le terme acteur : « l'*acteur* est celui qui *agit*, en conséquence, on suppose que c'est au premier degré qu'il est actif! Mais il est aussi celui qui *joue* (qui *re-présente*) et là, c'est au second degré qu'il se manifeste! Or la création de sens à laquelle participent les acteurs (avec et sans le langage) nécessite qu'ils soient toujours actifs sur les deux plans à la fois. Retenir *acteur* en tant que terme ne revient donc pas à choisir un terme flou parce que mal défini, en raison d'une polysémie non perçue ou mal maîtrisée mais au contraire, à choisir un terme qui traduit et conserve la polysémie assumée des pratiques qu'il désigne » (p. 110-111). Et encore, « Acteurs dont on a vu qu'ils créent des formes et qui sont identifiés dans leurs fonctions de '*constructeurs de significations*' et de '*passseurs de sens*' au sein de la communication ordinaire. Acteurs dont on sait qu'ils sont les évaluateurs et les descripteurs de leurs propres productions » (p. 138).

Quatre parties organisent le parcours de l'ouvrage, au sein « d'une problématique générale qui, de la considération du dynamisme langagier à l'activisme des acteurs, contribuera à donner sens à la totalité » (p. 14). Avec l'appui de quatre exemples – « Ivana », « La mère Denis », « les aiguilleurs du ciel », « la parole de Moussa » -, la première partie *Thématisation et recatégorisation* (pp. 19-52) entend illustrer comment le sens se construit à partir de la sémiotisation : celle-ci implique à la fois deux procès, thématization et représentations, et aboutit à la constitution d'objets nouveaux qui suivent des règles d'orientation téléologiques et d'adéquation projective. Cette première partie illustre la manière de travailler de Nicolai que l'on retrouve tout au long de l'ouvrage, par ajout de notions et par emboîtement. Pour prendre

un exemple, le procès de thématization qui vient d'être mentionné, implique les situations de communications, les interactions ordinaires ainsi que l'élaboration d'un consensus normatif qui à son tour mobilise des normes répertoriées et des normes interactionnelles.

La deuxième partie, *Feuilletage et répertoire* (pp. 53-83) s'appuie sur l'exemple du « discours théâtralisé d'Anna », et sur des exemples de pratiques du français en Afrique et du français dans les banlieues pour illustrer le passage d'une « communication subjectivée à la perception d'un bricolage structural plus ou moins généralisé » au prix de l'introduction de notions telles que « *répertoire non-fini, feuilletage-opérateur, feuilletage-résultat* posées comme essentielles car elles permettent de situer au cœur de l'activité symbolique qui se manifeste dans le *tissu communautaire* cette possibilité constitutive de construire et d'actualiser une multiplicité de codes » (p. 82-83). Dans ce contexte, « Feuilletage est une notion qui concerne des objets sémiotiques construits dans l'interaction » (p. 155). Elle permet d'appréhender la superposition et la multiplicité des formes linguistiques et des usages langagiers nouveaux sans leur attribuer *a priori* une « homogénéité » structurelle. La notion de « répertoire » qui l'accompagne permet d'introduire l'idée d'une recomposition continue des codes disponibles dans la clôture variable de l'échange en cours (il s'agit d'un répertoire toujours non-fini), elle conduit Nicolaï à emprunter à Foucault la notion de *discursivité* (p. 82) pour introduire « la prise en compte des règles de conformité avec les discours déjà valides, l'allégeance ou la distanciation avec le cadre assumé » (p. 154).

La troisième partie traite de *Contacts et frontières* (p). Si d'un point de vue général, « les frontières sont tout simplement des contraintes inéluctablement inhérentes à toute perception de phénomènes, à toute manifestation de formes, à toute mise en signification d'événements » (p. 88), Nicolaï inscrit ici la notion de « frontières » dans les sciences du langage au sein desquelles elle concerne plus particulièrement la sociolinguistique et le contact des langues (p. 88). Au plan méthodologique, il présente une ébauche de classification de la notion en trois catégories, 1. des *matérialités* (les contraintes physiques du monde), 2. des *évidences* (imposées par l'histoire des individus et leur développement communautaire), 3. des *construits* (l'activité des acteurs dans le présent des individus et des communautés) (p. 90-91). Deux catégories d'acteurs sont reconnues : les *acteurs séculiers* « qui actualisent et pratiquent le langage et qui, dans une intersubjectivité partagée, dans un tissu communautaire qu'ils contribuent activement à développer

stabilisent, revendiquent des formes linguistiques et langagières » ; les *acteurs réguliers* « qui produisent un discours distancié et réflexif par rapport aux pratiques, aux systèmes, aux représentations qu'ils se donnent pour objectif d'appréhender [...] ce sont tous les descripteurs, linguistes, grammairiens et autres censeurs ou évaluateurs, légitimes ou non » (p. 89). Nicolaï aboutit à une formulation générale : « *l'espace de variabilité, du procès de sémiotisation* qui se construit à travers la retenue d'une historicité nécessaire à l'émergence de sens, de la *dimension de naturalité* qui fait le lien de l'arbitraire postulée de la construction formelle des signes à leur dépendance envers la réalité de nos potentialités psychophysiologiques » (p. 111).

La quatrième partie, *Je, et le jeu d'acteurs* (p. 112-138), poursuit le développement déjà amorcé dans la troisième partie *Contacts et frontières* : le déplacement de la posture du linguiste vers un espace anthropologique. Ce déplacement est illustré par l'échange entre « Karima » (d'origine tunisienne), « Ouassila » (d'origine algérienne) et « Alicia » (d'origine italienne), en présence de l'enquêtrice qui prépare une thèse mais est présentée comme « éducatrice en formation », échange dont le sens est lié à des informations sur le lieu, le temps, les rapports entre les interlocutrices et la présence de l'enquêtrice (p. 124-125). Au cœur de l'« espace anthroposocial » dont Nicolaï poursuit l'élucidation, les acteurs sont des constructeurs de significations et des passeurs de sens au sein même de la communication ordinaire.

Dans la *Postface pour une tétralogie*, Nicolaï précise qu'au terme de sa trilogie il lui semblait indispensable de mettre en perspective « la réflexion théorique – et non pas la théorie – » qui la sous-tendait. Tout au long de son parcours, elle constitue à la fois une réflexion sur la force de la doxa et est comme les objets auxquels l'auteur s'intéresse, à la fois le résultat et la condition de son élaboration (pp. 139-143). L'ouvrage n'est ni un manuel, ni un exposé disciplinaire mais à proprement parler le témoignage d'un parcours ambitieux, celui d'une découverte du sémiotique – on ne peut s'empêcher de penser au jeune Nicolaï dans sa découverte de l'hétérogénéité de l'aire dite 'songhai'. Chemin faisant, *La construction du sémiotique* – c'est le titre de l'ouvrage – s'élabore au prix de l'introduction de nouvelles notions : le lecteur qui veut bien suivre ce parcours trouvera en fin de volume *Quelques notions... en souvenir* (il y en a quarante et une) ainsi que *Quelques liaisons notionnelles* qui insèrent toutes ces notions dans leurs emboîtements (p. 152-160).